

n'est pas une amante servile, mais filiale et qui, dans le fond, est déjà l'amour poussant dans l'âme ses plus fortes racines.

[à continuer.]

L' Abeille.

« Forsan et hinc olim membra sua parabit. »

QUÉBEC, 23 MARS 1854.

Scribe : Beati mortui qui in Domino moriuntur. Amodo dicit Spiritus ut requiescant à laboribus suis. Apoc. XIV.

L'année dernière, vers cette époque, l'*Abeille* annonçait à ses lecteurs que le Séminaire de Québec se proposait d'envoyer à Paris trois messieurs pour y étudier à l'établissement des hautes études, fondé par l'archevêque martyr, Mgr. Adre. Aujourd'hui nous avons la douleur d'annoncer la mort de l'un d'entre eux, M. PAUL ALPHONSE DESORMAUX MARMET. Ce triste événement a eu lieu le 1 mars, à l'hospice des Frères de St. Jean de Dieu, où il s'était rendu le vendredi précédent avec l'espoir de trouver dans les charitables soins de ces bons frères hospitaliers, un remède à sa maladie.

Depuis plusieurs mois, il souffrait d'une grande faiblesse d'estomac qui lui permettait à peine de prendre la nourriture nécessaire. Mais doué d'un courage à toute épreuve, il avait voulu continuer à suivre ses cours et se livrer aux travaux qu'ils nécessitent, malgré les conseils de ses supérieurs et les avis de son médecin. Quelques jours avant sa mort, un engorgement de poumons, compliqué d'une hémorragie, se manifesta avec une violence extrême, et malgré les soins qui ont pu lui être prodigués, il y a succombé le mercredi des Cendres, muni de tous les secours de la religion.

Nous n'avons pas besoin de faire ici l'éloge des talents remarquables de M. Marmet. Les lecteurs de *L' Abeille*, dont il fut autrefois le rédacteur, ont pu les apprécier dans les nombreux articles, si spirituels et si délicats, sortis de sa plume féconde. D'ailleurs les succès qu'il avait obtenus pendant ses études et, pardessus tout, le choix si honorable, qu'avait fait de lui le Séminaire de Québec pour l'envoyer en France, en sont des témoignages assez éclatants.

Élève, il était un modèle d'application à l'étude; professeur, il avait su se concilier le Pestime et l'affection de ses élèves: nous espérons le voir revenir dans quelques années reprendre cette mission d'enseignement à laquelle Dieu semblait l'avoir si visiblement appelé et préparé... hélas! une voix lamentable nous dit: « Ecrivez! bienheureux ceux

qui meurent dans le Seigneur. Car voici ce que dit l'Esprit: Il est temps qu'ils se reposent de leurs travaux. »

M. Marmet était né le 18 février 1829, à St. Germain-en-Laye, dans le diocèse de Versailles. La terre qui l'avait vu naître, l'a vu mourir. Il vint en Canada avec ses parents en 1836 et entra au collège quelques années après. Ayant perdu son père à la fin de sa rhétorique, il fut obligé par des affaires de famille d'interrompre son cours pendant deux ans. Il revint le continuer aussitôt que les circonstances le lui permirent et embrassa l'état ecclésiastique. Il fut tonsuré le 25 mars 1852 et reçut les ordres mineurs le 24 octobre de la même année. Il fut successivement professeur de *Quatrième* et de *Seconde*.

Ses funérailles ont eu lieu le 3 mars en présence de ses confrères et de la plupart des Canadiens alors à Paris. Après un service chanté par le supérieur, M. l'Abbé Cruice, dans l'église des Carmes, autrefois ensanglantée par le massacre de tant de prêtres durant la révolution, son corps a été transporté dans le cimetière du Mont Parnisse, où une pierre tumulaire doit annoncer l'endroit de sa sépulture.

M. Marmet était de la congrégation du Petit-Séminaire de Québec.

Ce matin, le Séminaire a fait chanter dans la chapelle un service pour le repos de son âme.

La fête de St. Patrice a été célébrée cette année, avec la pompe ordinaire. La messe solennelle, à laquelle il y a eu musique, a été chantée par le Révérend Mr. Bolduc; et le sermon de circonstance, prêché par le Révérend Mr. Campbell.

C'est avec le plus grand plaisir que le soir de cette fête, nous nous sommes réunis à nos confrères irlandais, pour honorer la mémoire d'un saint apôtre de l'Église catholique et du bienfaiteur d'une nation à laquelle nous nous trouvons associés par tant de liens divers. Nous allons essayer de donner dans les lignes suivantes un résumé des discours prononcés en cette circonstance par MM. I. McCarthy, I. Donovan et B. Pâquet qui a été l'interprète de nos sentiments fraternels.

L'apôtre et le patron de l'Irlande, St. Patrice, naquit vers 372 dans un village des Gaules, qu'il appelle dans sa confession *Banaven Tabernie*. Son père, nommé Calphurnius, était romain d'origine. Patrice avait à peine 16 ans, lorsqu'il fut enlevé par une troupe de barbares et amené en Irlande. Là, il fut vendu comme esclave et servit à garder les troupeaux sur les montagnes et dans les forêts, souffrant beaucoup de la faim, de la nudité, des pluies, des neiges et des gla-

ces. Dieu voulait le faire passer par les plus fortes épreuves, pour en faire un digne instrument de ses miséricordes. Il demeura 6 ans dans une dure captivité, plein de résignation à la volonté de Dieu, et faisant l'apprentissage de toutes les vertus sur la terre même qu'il devait un jour conquérir au christianisme.

Enfin Dieu content de son serviteur, l'avertit le retourner dans son pays, sur un vaisseau qui était prêt à mettre à la voile. Patrice obéit sur le champ, sans faire attention aux obstacles qu'il avait à surmonter. Après avoir fait 200 milles de chemin, il arriva au port d'où le vaisseau devait partir; et il demanda à être admis au nombre des passagers. On ne voulut pas le recevoir. Cependant les matelots du vaisseau se laissant toucher, le rappelèrent et lui donnèrent passage.

De retour dans sa patrie, après bien des peines et des dangers, il perdit de nouveau sa liberté; mais au bout de deux mois, il la recouvra et revint la maison paternelle.

Après quelques années que Patrice consacra à l'étude, Dieu lui fit connaître par plusieurs visions qu'il l'avait destiné à convertir l'Irlande. Dans ce but, Patrice fut fait prêtre, et sacré évêque, malgré la vive opposition de sa famille et même du clergé, qui lui représentaient les difficultés et les dangers d'une si grande entreprise. Fort de la volonté de Dieu, rien ne put l'arrêter. Il vendit sa noblesse, comme il le dit lui-même, et partit, offrant à Dieu le sacrifice de sa vie pour la conversion des infidèles.

On sait quels succès prodigieux couronnèrent les efforts du zélé missionnaire. L'amour de Dieu qui embrasait son âme semblait donner à ses paroles une puissance divine. On s'assemblait en foule pour l'entendre et recevoir le baptême. Il parcourut toute l'île, annonçant partout la bonne nouvelle du salut. Il se présenta devant les rois de la nation, dont deux, celui de Dublin et celui de Munster se convertirent. Il parut jusque dans les assemblées des Druides qui avaient juré sa perte. C'est dans une conférence qu'il eut avec eux, au milieu d'une foule nombreuse, qu'on lui demanda un jour comment trois personnes ne faisaient qu'un seul Dieu. Le saint prenant un trèfle, leur fit remarquer dans ce symbole fourni par la nature, une image de l'unité dans la trinité et de la trinité dans l'unité. A cette réponse imprévue et presque sensible, les Druides, déjà disposés favorablement par les miracles de Patrice, donnèrent eux-mêmes l'exemple de la soumission à la foi. Voilà pourquoi les Irlandais ont adopté le trèfle pour symbole national. Il convenait à un peuple éminemment catholique de choisir un emblème qui, tout en